

irrité de mon sang-froid, il s'approche, les yeux enflammés de colère; et s'arrêtant dans une attitude presque menaçante: Ce que je ferois?... je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que je ne reverrois de ma vie celui qui me l'auroit appris. Rassurez-vous, répondez-je en souriant: elle vit, elle se porte bien, elle pense à vous, et nous sommes attendus ce soir. Mais allons faire un tour de promenade, et nous causerons.

La passion dont il est préoccupé ne lui permet plus de se livrer comme auparavant à des entretiens purement raisonnés; il faut l'intéresser par cette passion même à se rendre attentif à mes leçons. C'est ce que j'ai fait par ce terrible préambule; je suis bien sûr maintenant qu'il m'écouterà.

« Il faut être heureux, cher Émile; c'est la » fin de tout être sensible; c'est le premier désir » que nous imprima la nature, et le seul qui ne » nous quitte jamais. Mais où est le bonheur? » qui le sait? Chacun le cherche, et nul ne le » trouve. On use la vie à le poursuivre, et l'on » meurt sans l'avoir atteint. Mon jeune ami, » quand à ta naissance je te pris dans mes bras, » et qu'attestant l'Être suprême de l'engagement » que j'osai contracter je vouai mes jours au » bonheur des tiens, savois-je moi-même à quoi » je m'engageois? Non: je savois seulement qu'en » te rendant heureux j'étois sûr de l'être. En » faisant pour toi cette utile recherche, je la » rendois commune à tous deux.

» Tant que nous ignorons ce que nous devons » faire, la sagesse consiste à rester dans l'inac- » tion. C'est de toutes les maximes celle dont » l'homme a le plus grand besoin, et celle qu'il » sait le moins suivre. Chercher le bonheur sans » savoir où il est, c'est s'exposer à le fuir, c'est » courir autant de risques contraires qu'il y a de » routes pour s'égarer. Mais il n'appartient pas à » tout le monde de savoir ne point agir. Dans » l'inquiétude où nous tient l'ardeur du bien- » être, nous aimons mieux nous tromper à le » poursuivre, que de ne rien faire pour le cher- » cher; et, sortis une fois de la place où nous » pouvons le connoître, nous n'y savons plus » revenir.

» Avec la même ignorance j'essayai d'éviter » la même faute. En prenant soin de toi je réso- » lus de ne pas faire un pas inutile et de t'em- » pêcher d'en faire. Je me tins dans la route de » la nature, en attendant qu'elle me montrât » celle du bonheur. Il s'est trouvé qu'elle étoit » la même, et qu'en n'y pensant pas je l'avois » suivie.

» Sois mon témoin, sois mon juge, je ne te » récuserai jamais. Tes premiers ans n'ont point » été sacrifiés à ceux qui les devoient suivre; tu » as joui de tous les biens que la nature t'avoit » donnés. Des maux auxquels elle t'assujettit, » et dont j'ai pu te garantir, tu n'as senti que » ceux qui pouvoient t'endurcir aux autres. Tu » n'en as jamais souffert aucun que pour en évi-



» ter un plus grand. Tu n'as connu ni la haine ;  
 » ni l'esclavage. Libre et content , tu es resté  
 » juste et bon ; car la peine et le vice sont in-  
 » séparables , et jamais l'homme ne devient mé-  
 » chant que lorsqu'il est malheureux. Puisse le  
 » souvenir de ton enfance se prolonger jusqu'à  
 » tes vieux jours ! je ne crains pas que jamais  
 » ton bon cœur se le rappelle sans donner quel-  
 » ques bénédictions à la main qui la gouverna.  
 » Quand tu es entré dans l'âge de raison , je  
 » t'ai garanti de l'opinion des hommes ; quand  
 » ton cœur est devenu sensible , je t'ai préservé  
 » de l'empire des passions. Si j'avois pu pro-  
 » longer ce calme intérieur jusqu'à la fin de ta  
 » vie , j'aurois mis mon ouvrage en sûreté , et tu  
 » serois toujours heureux autant qu'un homme  
 » peut l'être : mais , cher Émile , j'ai eu beau  
 » tremper ton âme dans le Styx , je n'ai pu la  
 » rendre partout invulnérable ; si s'élève un  
 » nouvel ennemi que tu n'as pas encore appris  
 » à vaincre , et dont je n'ai pu te sauver. Cet en-  
 » nemi , c'est toi-même. La nature et la fortune  
 » t'avoient laissé libre. Tu pouvois endurer la  
 » misère ; tu pouvois supporter les douleurs du  
 » corps , celles de l'âme étoient inconnues ; tu  
 » ne tenois à rien qu'à la condition humaine , et  
 » maintenant tu tiens à tous les attachements  
 » que tu t'es donnés ; en apprenant à désirer tu  
 » t'es rendu l'esclave de tes desirs. Sans que rien  
 » change en toi , sans que rien t'offense , sans  
 » que rien touche à ton être , que de douleurs

» peuvent attaquer ton âme ! Que de maux tu  
 » peux sentir sans être malade ! Que de morts  
 » tu peux souffrir sans mourir ! Un mensonge ,  
 » une erreur , un doute , peut te mettre au déses-  
 » poir.

» Tu voyois au théâtre les héros , livrés à des  
 » douleurs extrêmes , faire retentir la scène de  
 » leurs cris insensés , s'affliger comme des fem-  
 » mes , pleurer comme des enfants , et mériter  
 » ainsi les applaudissements publics. Souviens-  
 » toi du scandale que te causoient ces lamenta-  
 » tions , ces cris , ces plaintes , dans des hommes  
 » dont on ne devoit attendre que des actes de  
 » constance et de fermeté. Quoi ! disois-tu tout  
 » indigné , ce sont là les exemples qu'on nous  
 » donne à suivre , les modèles qu'on nous offre  
 » à imiter ! A-t-on peur que l'homme ne soit pas  
 » assez petit , assez malheureux , assez foible , si  
 » l'on ne vient encore encenser sa foiblesse sous  
 » la fausse image de la vertu ? Mon jeune ami ,  
 » sois plus indulgent désormais pour la scène :  
 » te voilà devenu l'un de ses héros.

» Tu sais souffrir et mourir ; tu sais endurer  
 » la loi de la nécessité dans les maux physiques :  
 » mais tu n'as point encore imposé de lois aux  
 » appétits de ton cœur ; et c'est de nos affec-  
 » tions , bien plus que de nos besoins , que naît  
 » le trouble de notre vie. Nos desirs sont éten-  
 » dus , notre force est presque nulle. L'homme  
 » tient par ses vœux à mille choses , et par lui-  
 » même il ne tient à rien , pas même à sa propre



» vie ; plus il augmente ses attachements , plus  
 » il multiplie ses peines. Tout ne fait que passer  
 » sur la terre ; tout ce que nous aimons nous  
 » échappera tôt ou tard , et nous y tenons comme  
 » s'il devoit durer éternellement. Quel effroi sur  
 » le seul soupçon de la mort de Sophie ! As-  
 » tu donc compté qu'elle vivroit toujours ? Ne  
 » meurt-il personne à son âge ? Elle doit mourir ,  
 » mon enfant ; et peut-être avant toi. Qui sait  
 » si elle est vivante à présent même ? La nature  
 » ne t'avoit asservi qu'à une seule mort ; tu t'as-  
 » servis à une seconde ; te voilà dans le cas de  
 » mourir deux fois.

» Ainsi soumis à tes passions dérégées , que  
 » tu vas rester à plaindre ! Toujours des priva-  
 » tions , toujours des pertes , toujours des alar-  
 » mes ; tu ne jouiras pas même de ce qui te sera  
 » laissé. La crainte de tout perdre t'empêchera  
 » de rien posséder ; pour n'avoir voulu suivre  
 » que tes passions , jamais tu ne les pourras sa-  
 » tisfaire. Tu chercheras toujours le repos , il  
 » fuira toujours devant toi ; tu seras misérable ,  
 » et tu deviendras méchant. Et comment pour-  
 » rois-tu ne pas l'être , n'ayant de loi que tes  
 » désirs effrénés ? Si tu ne peux supporter des  
 » privations involontaires , comment t'en im-  
 » poseras-tu volontairement ? comment sauras-  
 » tu sacrifier le penchant au devoir , et résister  
 » à ton cœur pour écouter ta raison ? Toi qui ne  
 » veux déjà plus voir celui qui t'apprendra la  
 » mort de ta maîtresse , comment verrois-tu

» celui qui voudroit te l'ôter vivante , celui qui  
 » t'oseroit dire , Elle est morte pour toi , la vertu  
 » te sépare d'elle ? S'il faut vivre avec elle quoi  
 » qu'il arrive , que Sophie soit mariée ou non ,  
 » que tu sois libre ou ne le sois pas , qu'elle  
 » t'aime ou te hâisse , qu'on te l'accorde ou  
 » qu'on te la refuse , n'importe , tu la veux , il la  
 » faut posséder à quelque prix que ce soit. Ap-  
 » prends-moi donc à quel crime s'arrête celui  
 » qui n'a de lois que les vœux de son cœur , et  
 » ne sait résister à rien de ce qu'il désire.

» Mon enfant , il n'y a point de bonheur sans  
 » courage , ni de vertu sans combat. Le mot de  
 » vertu vient de *force* ; la force est la base de  
 » toute vertu. La vertu n'appartient qu'à un être  
 » foible par sa nature et fort par sa volonté ;  
 » c'est en cela seul que consiste le mérite de  
 » l'homme juste ; et quoique nous appelions  
 » Dieu bon , nous ne l'appelons pas vertueux ,  
 » parce qu'il n'a pas besoin d'effort pour bien  
 » faire. Pour t'expliquer ce mot si profané , j'ai  
 » attendu que tu fusses en état de m'entendre.  
 » Tant que la vertu ne coûte rien à pratiquer ,  
 » on a peu besoin de la connoître. Ce besoin  
 » vient quand les passions s'éveillent : il est déjà  
 » venu pour toi.

» En t'élevant dans toute la simplicité de la  
 » nature , au lieu de te prêcher de pénibles de-  
 » voirs , je t'ai garanti des vices qui rendent ces  
 » devoirs pénibles ; je t'ai moins rendu le men-  
 » songe odieux qu'inutile ; je t'ai moins appris



» à rendre à chacun ce qui lui appartient, qu'a  
 » ne te soucier que de ce qui est à toi ; je t'ai  
 » fait plutôt bon que vertueux. Mais celui qui  
 » n'est que bon ne demeure tel qu'autant qu'il  
 » a du plaisir à l'être : la bonté se brise et  
 » péricule sous le choc des passions humaines ;  
 » l'homme qui n'est que bon n'est bon que pour  
 » lui.

» Qu'est-ce donc que l'homme vertueux ? C'est  
 » celui qui sait vaincre ses affections ; car alors  
 » il suit sa raison, sa conscience ; il fait son  
 » devoir ; il se tient dans l'ordre, et rien ne l'en  
 » peut écarter. Jusqu'ici tu n'étois libre qu'en  
 » apparence ; tu n'avois que la liberté précaire  
 » d'un esclave à qui l'on n'a rien commandé.  
 » Maintenant sois libre en effet ; apprends à de-  
 » venir ton propre maître : commande à ton  
 » cœur, ô Émile ! et tu seras vertueux.

» Voilà donc un autre apprentissage à faire,  
 » et cet apprentissage est plus pénible que le  
 » premier : car la nature nous délivre des maux  
 » qu'elle nous impose, ou nous apprend à les  
 » supporter ; mais elle ne nous dit rien pour  
 » ceux qui nous viennent de nous ; elle nous  
 » abandonne à nous-mêmes ; elle nous laisse,  
 » victimes de nos passions, succomber à nos  
 » vaines douleurs, et nous glorifier encore des  
 » pleurs dont nous aurions dû rougir.

» C'est ici ta première passion. C'est la seule  
 » peut-être qui soit digne de toi. Si tu la sais  
 » régir en homme, elle sera la dernière ; tu sub-

» jugeras toutes les autres, et tu n'obéiras qu'à  
 » celle de la vertu.

» Cette passion n'est pas criminelle, je le sais  
 » bien ; elle est aussi pure que les âmes qui la  
 » ressentent. L'honnêteté la forma ; l'innocence  
 » l'a nourrie. Heureux amants ! les charmes de  
 » la vertu ne font qu'ajouter pour vous à ceux  
 » de l'amour ; et le doux lien qui vous attend  
 » n'est pas moins le prix de votre sagesse que  
 » celui de votre attachement. Mais dis-moi,  
 » homme sincère, cette passion si pure t'en a-  
 » t-elle moins subjugué ? t'en es-tu moins rendu  
 » l'esclave ? et si demain elle cessoit d'être in-  
 » nocente, l'étoufferois-tu dès demain ? C'est à  
 » présent le moment d'essayer tes forces ; il n'est  
 » plus temps quand il les faut employer. Ces  
 » dangereux essais doivent se faire loin du péril.  
 » On ne s'exerce point au combat devant l'en-  
 » nemi ; on s'y prépare avant la guerre ; on s'y  
 » présente déjà tout préparé.

» C'est une erreur de distinguer les passions  
 » en permises et défendues, pour se livrer aux  
 » premières et se refuser aux autres. Toutes  
 » sont bonnes quand on en reste le maître,  
 » toutes sont mauvaises quand on s'y laisse as-  
 » sujettir. Ce qui nous est défendu par la na-  
 » ture, c'est d'étendre nos attachements plus  
 » loin que nos forces ; ce qui nous est défendu  
 » par la raison, c'est de vouloir ce que nous  
 » ne pouvons obtenir ; ce qui nous est défendu  
 » par la conscience n'est pas d'être tentés,



» mais de nous laisser vaincre aux tentations.  
 » Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de n'avoir  
 » pas des passions, mais il dépend de nous de  
 » régner sur elles. Tous les sentiments que  
 » nous dominons sont légitimes, tous ceux qui  
 » nous dominent sont criminels. Un homme  
 » n'est pas coupable d'aimer la femme d'autrui,  
 » s'il tient cette passion malheureuse asservie  
 » à la loi du devoir : il est coupable d'aimer sa  
 » propre femme au point d'immoler tout à cet  
 » amour.

» N'attends pas de moi de longs préceptes de  
 » morale, je n'en ai qu'un seul à te donner,  
 » et celui-là comprend tous les autres. Sois  
 » homme ; retire ton cœur dans les bornes de  
 » ta condition. Étudie et connois ces bornes ;  
 » quelque étroites qu'elles soient, on n'est  
 » point malheureux tant qu'on s'y renferme ;  
 » on ne l'est que quand on veut les passer ; on  
 » l'est quand, dans ses désirs insensés, on met  
 » au rang des possibles ce qui ne l'est pas ; on  
 » l'est quand on oublie son état d'homme pour  
 » s'en forger d'imaginaires, desquels on re-  
 » tombe toujours dans le sien. Les seuls biens  
 » dont la privation coûte sont ceux auxquels  
 » on croit avoir droit. L'évidente impossibilité  
 » de les obtenir en détache, les souhaits sans  
 » espoir ne tourmentent point. Un gueux n'est  
 » point tourmenté du désir d'être roi ; un roi  
 » ne veut être dieu que quand il croit n'être  
 » plus homme.

» Les illusions de l'orgueil sont la source de  
 » nos plus grands maux : mais la contemplation  
 » de la misère humaine rend le sage toujours  
 » modéré. Il se tient à sa place, il ne s'agit  
 » point pour en sortir, il n'use point inutile-  
 » ment ses forces pour jouir de ce qu'il ne  
 » peut conserver ; et, les employant toutes à  
 » bien posséder ce qu'il a, il est en effet plus  
 » puissant et plus riche de tout ce qu'il désire  
 » de moins que nous. Être mortel et périssable,  
 » irai-je me former des nœuds éternels sur cette  
 » terre, où tout change, où tout passe, et dont  
 » je disparaîtrai demain ? O Émile ! ô mon fils !  
 » en te perdant, que me resteroit-il de moi ?  
 » Et pourtant il faut que j'apprenne à te perdre :  
 » car qui sait quand tu me seras ôté ?

» Veux-tu donc vivre heureux et sage, n'at-  
 » tache ton cœur sans réserve qu'à la beauté  
 » qui ne périt point : que ta condition borne  
 » tes désirs, que tes devoirs aillent avant tes  
 » penchans : étends la loi de la nécessité aux  
 » choses morales : apprends à perdre ce qui  
 » peut t'être enlevé : apprends à tout quitter  
 » quand la vertu l'ordonne, à te mettre au-  
 » dessus des événements, à détacher ton cœur  
 » sans qu'ils le déchirent, à être courageux  
 » dans l'adversité, afin de n'être jamais misé-  
 » rable, à être ferme dans ton devoir, afin de  
 » n'être jamais criminel. Alors tu seras heu-  
 » reux malgré la fortune, et sage malgré les  
 » passions. Alors tu trouveras dans la posses-



» sion même des biens fragiles une volupté que  
 » rien ne pourra troubler ; tu les posséderas  
 » sans qu'ils te possèdent , et tu sentiras que  
 » l'homme , à qui tout échappe , ne jouit que  
 » de ce qu'il sait perdre. Tu n'auras point , il  
 » est vrai , l'illusion des plaisirs imaginaires ;  
 » tu n'auras point aussi les douleurs qui en sont  
 » le fruit. Tu gagneras beaucoup à cet échange ,  
 » car ces douleurs sont fréquentes et réelles ,  
 » et ces plaisirs sont rares et vains. Vainqueur  
 » de tant d'opinions trompeuses , tu le seras  
 » encore de celle qui donne un si grand prix à  
 » la vie. Tu passeras la tienne sans trouble , et  
 » la termineras sans effroi ; tu t'en détacheras ,  
 » comme de toutes choses. Que d'autres , saisis  
 » d'horreur , pensent en la quittant cesser  
 » d'être ; instruit de son néant , tu croiras com-  
 » mencer. La mort est la fin de la vie du mé-  
 » chant , et le commencement de celle du juste. »

Émile m'écoute avec une attention mêlée d'inquiétude. Il craint à ce préambule quelque conclusion sinistre. Il pressent qu'en lui montrant la nécessité d'exercer la force de l'âme , je veux le soumettre à ce dur exercice ; et , comme un blessé qui frémit en voyant approcher le chirurgien , il croit déjà sentir sur sa plaie la main douloureuse , mais salutaire , qui l'empêche de tomber en corruption.

Incertain , troublé , pressé de savoir où j'en veux venir , au lieu de répondre , il m'interroge , mais avec crainte. Que faut-il faire ? me

dit-il presque en tremblant , et sans oser lever les yeux. Ce qu'il faut faire , réponds-je d'un ton ferme , il faut quitter Sophie. Que dites-vous ? s'écrie-t-il avec emportement : quitter Sophie ! la quitter , la tromper , être un traître , un fourbe , un parjure !... Quoi ! reprends-je en l'interrompant , c'est de moi qu'Émile craint d'apprendre à mériter de pareils noms ? Non , continue-t-il avec la même impétuosité , ni de vous ni d'un autre ; je saurai , malgré vous , conserver votre ouvrage ; je saurai ne les pas mériter.

Je me suis attendu à cette première furie : je la laisse passer sans m'émouvoir. Si je n'avois pas la modération que je lui prêche , j'aurois bonne grâce à la lui prêcher ! Émile me connoît trop pour me croire capable d'exiger de lui rien qui soit mal , et il sait bien qu'il feroit mal de quitter Sophie , dans le sens qu'il donne à ce mot. Il attend donc enfin que je m'explique. Alors je reprends mon discours.

« Croyez-vous , cher Émile , qu'un homme ,  
 » en quelque situation qu'il se trouve , puisse  
 » être plus heureux que vous l'êtes depuis trois  
 » mois ? Si vous le croyez , détrompez-vous.  
 » Avant de goûter les plaisirs de la vie , vous  
 » en avez épuisé le bonheur. Il n'y a rien au-delà  
 » de ce que vous avez senti. La félicité des sens  
 » est passagère ; l'état habituel du cœur y perd  
 » toujours. Vous avez plus joui par l'espérance  
 » que vous ne jouirez jamais en réalité. L'ima-



» gination qui pare ce qu'on désire l'abandonne  
 » dans la possession. Hors le seul Être existant  
 » par lui-même il n'y a rien de beau que ce qui  
 » n'est pas. Si cet état eût pu durer toujours,  
 » vous auriez trouvé le bonheur suprême. Mais  
 » tout ce qui tient à l'homme se sent de sa cadu-  
 » cité; tout est fini, tout est passager dans la  
 » vie humaine; et quand l'état qui nous rend  
 » heureux dureroit sans cesse, l'habitude d'en  
 » jouir nous en ôteroit le goût. Si rien ne change  
 » au dehors, le cœur change; le bonheur nous  
 » quitte, ou nous le quittons.

» Le temps que vous ne mesuriez pas s'écou-  
 » loit durant votre délire. L'été finit, l'hiver  
 » s'approche. Quand nous pourrions continuer  
 » nos courses dans une saison si rude, on ne le  
 » souffrirait jamais. Il faut bien, malgré nous,  
 » changer de manière de vivre; celle-ci ne peut  
 » plus durer. Je vois dans vos yeux impatients  
 » que cette difficulté ne vous embarrasse guère:  
 » l'aveu de Sophie et vos propres désirs vous  
 » suggèrent un moyen facile d'éviter la neige,  
 » et de n'avoir plus de voyage à faire pour  
 » aller voir. L'expédient est commode sans  
 » doute; mais le printemps venu, la neige fond  
 » et le mariage reste; il y faut penser pour  
 » toutes les saisons.

» Vous voulez épouser Sophie, et il n'y a pas  
 » cinq mois que vous la connoissez! Vous vou-  
 » lez l'épouser, non parce qu'elle vous con-  
 » vient, mais parce qu'elle vous plaît; comme

» si l'amour ne se trompoit jamais sur les con-  
 » venances, et que ceux qui commencent par  
 » s'aimer ne finissent jamais par se haïr! Elle  
 » est vertueuse, je le sais; mais en est-ce assez?  
 » suffit-il d'être honnêtes gens pour se con-  
 » venir? ce n'est pas sa vertu que je mets en  
 » doute, c'est son caractère. Celui d'une femme  
 » se montre-t-il en un jour? Savez-vous en com-  
 » bien de situations il faut l'avoir vue pour  
 » connoître à fond son humeur? Quatre mois  
 » d'attachement vous répondent-ils de toute la  
 » vie? Peut-être deux mois d'absence vous fe-  
 » ront-ils oublier d'elle; peut-être un autre  
 » n'attend-il que votre éloignement pour vous  
 » effacer de son cœur; peut-être, à votre re-  
 » tour, la trouverez-vous aussi indifférente  
 » que vous l'avez trouvée sensible jusqu'à pré-  
 » sent. Les sentiments ne dépendent pas des  
 » principes; elle peut rester fort honnête et  
 » cesser de vous aimer. Elle sera constante et  
 » fidèle, je penche à le croire; mais qui vous  
 » répond d'elle, et qui lui répond de vous tant  
 » que vous ne vous êtes point mis à l'épreuve?  
 » Attendez-vous pour cette épreuve qu'elle  
 » vous devienne inutile? Attendez-vous pour  
 » vous connoître que vous ne puissiez plus  
 » vous séparer?

» Sophie n'a pas dix-huit ans, à peine en  
 » passez-vous vingt-deux; cet âge est celui de  
 » l'amour, mais non celui du mariage. Quel père  
 » et quelle mère de famille! Eh! pour savoir



» élever des enfants , attendez au moins de ces-  
 » ser de l'être. Savez-vous à combien de jeunes  
 » personnes les fatigues de la grossesse suppor-  
 » tées avant l'âge ont affoibli la constitution ,  
 » ruiné la santé , abrégé la vie ? Savez-vous com-  
 » bien d'enfants sont restés languissants et foi-  
 » bles faute d'avoir été nourris dans un corps  
 » assez formé ? Quand la mère et l'enfant crois-  
 » sent à la fois , et que la substance nécessaire  
 » à l'accroissement de chacun des deux se par-  
 » tage , ni l'un ni l'autre n'a ce que lui destinoit  
 » la nature : comment se peut-il que tous deux  
 » n'en souffrent pas ? Ou je connois fort mal  
 » Émile , ou il aimera mieux avoir plus tard  
 » une femme et des enfants robustes , que de  
 » contenter son impatience aux dépens de leur  
 » vie et de leur santé.

» Parlons de vous. En aspirant à l'état d'époux  
 » et de père , en avez-vous bien médité les de-  
 » voirs ? En devenant chef de famille vous allez  
 » devenir membre de l'état. Et qu'est-ce qu'être  
 » membre de l'état ? le savez-vous ? Vous avez  
 » étudié vos devoirs de l'homme , mais ceux de  
 » citoyen les connoissez-vous ? savez-vous ce que  
 » c'est que gouvernement , lois , patrie ? savez-  
 » vous à quel prix il vous est permis de vivre , et  
 » pour qui vous devez mourir ? Vous croyez avoir  
 » tout appris , et vous ne savez rien encore.  
 » Avant de prendre une place dans l'ordre civil ,  
 » apprenez à le connoître et à savoir quel rang  
 » vous y convient.

» Émile , il faut quitter Sophie : je ne dis pas  
 » l'abandonner ; si vous en étiez capable , elle  
 » seroit trop heureuse de ne vous avoir point  
 » épousé : il la faut quitter pour revenir digne  
 » d'elle. Ne soyez pas assez vain pour croire déjà  
 » la mériter. O combien il vous reste à faire !  
 » Venez remplir cette noble tâche ; venez ap-  
 » prendre à supporter l'absence ; venez gagner  
 » le prix de la fidélité , afin qu'à votre retour  
 » vous puissiez vous honorer de quelque chose  
 » auprès d'elle , et demander sa main , non  
 » comme une grâce , mais comme une récom-  
 » pense. »

Non encore exercé à lutter contre lui-même ,  
 non encore accoutumé à désirer une chose et à  
 en vouloir une autre , le jeune homme ne se  
 rend pas ; il résiste , il dispute. Pourquoi se  
 refuseroit-il au bonheur qui l'attend ? Ne se-  
 roit-ce pas dédaigner la main qui lui est offerte  
 que de tarder à l'accepter ? Qu'est-il besoin de  
 s'éloigner d'elle pour s'instruire de ce qu'il doit  
 savoir ? et quand cela seroit nécessaire , pour-  
 quoi ne lui laisseroit-il pas , dans des nœuds  
 indissolubles , le gage assuré de son retour ?  
 Qu'il soit son époux , et il est prêt à me suivre ;  
 qu'ils soient unis , et il la quitte sans crainte....  
 Vous unir pour vous quitter , cher Émile ,  
 quelle contradiction ! Il est beau qu'un amant  
 puisse vivre sans sa maîtresse , mais un mari  
 ne doit jamais quitter sa femme sans nécessité.  
 Pour guérir vos scrupules , je vois que vos



délais doivent être involontaires : il faut que vous puissiez dire à Sophie que vous la quittez malgré vous. Hé bien ! soyez content, et, puisque vous n'obéissez pas à la raison, reconnoissez un autre maître. Vous n'avez pas oublié l'engagement que vous avez pris avec moi. Émile, il faut quitter Sophie ; je le veux.

A ce mot il baisse la tête, se tait, rêve un moment, et puis, me regardant avec assurance, il me dit : Quand partons-nous ? Dans huit jours, lui dis-je ; il faut préparer Sophie à ce départ. Les femmes sont plus foibles, on leur doit des ménagements ; et cette absence n'étant pas un devoir pour elle comme pour vous, il lui est permis de la supporter avec moins de courage.

Je ne suis que trop tenté de prolonger jusqu'à la séparation de mes jeunes gens le journal de leurs amours ; mais j'abuse depuis longtemps de l'indulgence des lecteurs : abrégeons pour finir une fois. Émile osera-t-il porter aux pieds de sa maîtresse la même assurance qu'il vient de montrer à son ami ? Pour moi, je le crois ; c'est de la vérité même de son amour qu'il doit tirer cette assurance. Il seroit plus confus devant elle, s'il lui en coûtoit moins de la quitter ; il la quitteroit en coupable, et ce rôle est toujours embarrassant pour un cœur honnête : mais plus le sacrifice lui coûte, plus il s'en honore aux yeux de celle qui le lui rend pénible. Il n'a pas peur qu'elle prenne le change

sur le motif qui le détermine. Il semble lui dire à chaque regard : O Sophie ! lis dans mon cœur, et sois fidèle ; tu n'as pas un amant sans vertu.

La fière Sophie, de son côté, t'che de supporter avec dignité le coup imprévu qui la frappe. Elle s'efforce d'y paroître insensible ; mais comme elle n'a pas, ainsi qu'Émile, l'honneur du combat et de la victoire, sa fermeté se soutient moins. Elle pleure, elle gémit en dépit d'elle, et la frayeur d'être oubliée aigrit la douleur de la séparation. Ce n'est pas devant son amant qu'elle pleure, ce n'est pas à lui qu'elle montre ses frayeurs ; elle étoufferoit plutôt que de laisser échapper un soupir en sa présence : c'est moi qui reçois ses plaintes, qui vois ses larmes, qu'elle affecte de prendre pour confident. Les femmes sont adroites et savent se déguiser : plus elle murmure en secret contre ma tyrannie, plus elle est attentive à me flatter ; elle sent que son sort est dans mes mains.

Je la console, je la rassure, je lui réponds de son amant, ou plutôt de son époux : qu'elle lui garde la même fidélité qu'il aura pour elle, et dans deux ans il le sera, je le jure. Elle m'estime assez pour croire que je ne veux pas la tromper. Je suis garant de chacun des deux envers l'autre. Leurs cœurs, leur vertu, ma probité, la confiance de leurs parents, tout les rassure. Mais que sert la raison contre la foiblesse ? Ils se séparent comme s'ils ne devoient plus se voir.



C'est alors que Sophie se rappelle les regrets d'Eucharis, et se croit réellement à sa place. Ne laissons point durant l'absence réveiller ces fantasques amours. Sophie, lui dis je un jour, faites avec Émile un échange de livres. Donnez-lui votre Télémaque, afin qu'il apprenne à lui ressembler; et qu'il vous donne le Spectateur, dont vous aimez la lecture. Étudiez-y les devoirs des honnêtes femmes, et songez que dans deux ans ces devoirs seront les vôtres. Cet échange plaît à tous deux, et leur donne de la confiance. Enfin vient le triste jour, il faut se séparer.

Le digne père de Sophie, avec lequel j'ai tout concerté, m'embrasse en recevant mes adieux; puis, me prenant à part, il me dit ces mots d'un ton grave et d'un accent un peu appuyé : « J'ai tout fait pour vous complaire; je savois » que je traitois avec un homme d'honneur: il » ne me reste qu'un mot à vous dire. Souvenez- » vous que votre élève a signé son contrat de » mariage sur la bouche de ma fille. »

Quelle différence dans la contenance des deux amants ! Émile, impétueux, ardent, agité, hors de lui, pousse des cris, verse des torrents de pleurs sur les mains du père, de la mère, de la fille, embrasse en sanglotant tous les gens de la maison, et répète mille fois les mêmes choses avec un désordre qui feroit rire en toute autre occasion. Sophie, morne, pâle, l'œil éteint, le regard sombre, reste en repos, ne dit rien, ne pleure point, ne voit personne, pas même Émile.





Pourvoyeur sculp.

Il en est navré : je l'entraîne avec peine .

Ambroise Tardieu del. et sculp.

Il a beau lui prendre les mains , la presser dans ses bras ; elle reste immobile , insensible à ses pleurs , à ses caresses , à tout ce qu'il fait ; il est déjà parti pour elle . Combien cet objet est plus touchant que la plainte importune et les regrets bruyants de son amant ! Il le voit , il le sent , il en est navré : je l'entraîne avec peine : si je le laisse encore un moment , il ne voudra plus partir . Je suis charmé qu'il emporte avec lui cette triste image . Si jamais il est tenté d'oublier ce qu'il doit à Sophie , en la lui rappelant telle qu'il la vit au moment de son départ , il faudra qu'il ait le cœur bien aliéné si je ne le ramène pas à elle .

## DES VOYAGES.

On demande s'il est bon que les jeunes gens voyagent , et l'on dispute beaucoup là-dessus . Si l'on proposoit autrement la question , et qu'on demandât s'il est bon que les hommes aient voyagé , peut-être ne disputeroit-on pas tant .

L'abus des livres tue la science . Croyant savoir ce qu'on a lu , on se croit dispensé de l'apprendre . Trop de lecture ne sert qu'à faire de présomptueux ignorants . De tous les siècles de littérature il n'y en a point eu où l'on lût tant que dans celui-ci , et point où l'on fût moins savant : de tous les pays de l'Europe il n'y en a point où l'on imprime tant d'histoires , de relations , de voyages , qu'en France , et point où l'on connoisse moins le génie et les mœurs des autres



nations. Tant de livres nous font négliger le livre du monde ; ou, si nous y lisons encore, chacun s'en tient à son feuillet. Quand le mot *peut-on être Persan* me seroit inconnu, je devinerois, à l'entendre dire, qu'il vient du pays où les préjugés nationaux sont le plus en règne, et du sexe qui les propage le plus.

Un Parisien croit connoître les hommes, et ne connoît que les François ; dans sa ville, toujours pleine d'étrangers, il regarde chaque étranger comme un phénomène extraordinaire qui n'a rien d'égal dans le reste de l'univers. Il faut avoir vu de près les bourgeois de cette grande ville, il faut avoir vécu chez eux pour croire qu'avec tant d'esprit on puisse être aussi stupides. Ce qu'il y a de bizarre est que chacun d'eux a lu dix fois peut-être la description du pays dont un habitant va si fort l'émerveiller.

C'est trop d'avoir à percer à la fois les préjugés des auteurs et les nôtres pour arriver à la vérité. J'ai passé ma vie à lire des relations de voyages, et je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même idée du même peuple. En comparant le peu que je pouvois observer avec ce que j'avois lu, j'ai fini par laisser là les voyageurs, et regretter le temps que j'avois donné à leur vaine lecture, bien convaincu qu'en fait d'observations de toute espèce il ne faut pas lire, il faut voir. Cela seroit vrai dans cette occasion, quand tous les voyageurs seroient sincères, qu'ils ne diroient que ce qu'ils

ont vu ou ce qu'ils croient, et qu'ils ne déguiseroient la vérité que par les fausses couleurs qu'elle prend à leurs yeux. Que doit-ce être quand il la faut démêler encore à travers leurs mensonges et leur mauvaise foi ?

Laissons donc la ressource des livres qu'on nous vante à ceux qui sont faits pour s'en contenter. Elle est bonne, ainsi que l'art de Raimond Lulle, pour apprendre à babiller de ce qu'on ne sait point. Elle est bonne pour dresser des Platons de quinze ans à philosopher dans des cercles, et à instruire une compagnie des usages de l'Égypte et des Indes sur la foi de Paul Lucas ou de Tavernier.

Je tiens pour maxime incontestable que quiconque n'a vu qu'un peuple, au lieu de connoître les hommes, ne connoît que les gens avec lesquels il a vécu. Voici donc encore une autre manière de poser la même question des voyages : Suffit-il qu'un homme bien élevé ne connoisse que ses compatriotes, ou s'il lui importe de connoître les hommes en général ? Il ne reste plus ici ni dispute ni doute. Voyez combien la solution d'une question difficile dépend quelquefois de la manière de la poser.

Mais, pour étudier les hommes, faut-il parcourir la terre entière ? Faut-il aller au Japon observer les Européens ? Pour connoître l'espèce faut-il connoître tous les individus ? Non : il y a des hommes qui se ressemblent si fort, que ce n'est pas la peine de les étudier séparément.



Qui a vu dix François les a tous vus. Quoiqu'on n'en puisse pas dire autant des Anglois et de quelques autres peuples, il est pourtant certain que chaque nation a son caractère propre et spécifique, qui se tire par induction, non de l'observation d'un seul de ses membres, mais de plusieurs. Celui qui a comparé dix peuples connoît les hommes, comme celui qui a vu dix François connoît les François.

Il ne suffit pas pour s'instruire de courir les pays, il faut savoir voyager. Pour observer il faut avoir des yeux, et les tourner vers l'objet qu'on veut connoître. Il y a beaucoup de gens que les voyages instruisent encore moins que les livres, parce qu'ils ignorent l'art de penser; que, dans la lecture, leur esprit est au moins guidé par l'auteur, et que, dans leurs voyages, ils ne savent rien voir d'eux-mêmes. D'autres ne s'instruisent point, parce qu'ils ne veulent pas s'instruire. Leur objet est si différent que celui-là ne les frappe guère; c'est grand hasard si l'on voit exactement ce qu'on ne se soucie point de regarder. De tous les peuples du monde le François est celui qui voyage le plus; mais, plein de ses usages, il confond tout ce qui n'y ressemble pas. Il y a des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe, celui qui en voit le plus les connoît le moins. L'Anglois voyage

aussi, mais d'une autre manière; il faut que ces deux peuples soient contraires en tout. La noblesse angloise voyage, la noblesse françoise ne voyage point; le peuple françois voyage, le peuple anglois ne voyage point. Cette différence me paroît honorable au dernier. Les François ont presque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages: mais les Anglois ne vont point chercher fortune chez les autres nations, si ce n'est par le commerce et les mains pleines; quand ils y voyagent, c'est pour y verser leur argent, non pour vivre d'industrie; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'instruisent mieux chez l'étranger que ne font les François, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux, ils en ont même plus que personne; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, et le François ceux de la vanité.

Comme les peuples les moins cultivés sont généralement les plus sages, ceux qui voyagent le moins voyagent le mieux; parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles, et moins occupés des objets de notre vaine curiosité, ils donnent toute leur attention à ce qui est véritablement utile. Je ne connois guère que les Espagnols qui voyagent de cette manière. Tandis qu'un François court chez les artistes d'un pays, qu'un Anglois en



fait dessiner quelque antique, et qu'un Allemand porte son *album* chez tous les savants, l'Espagnol étudie en silence le gouvernement, les mœurs, la police, et il est le seul des quatre qui, de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vu quelque remarque utile à son pays.

Les anciens voyageoient peu, lisoient peu, faisoient peu de livres; et pourtant on voit, dans ceux qui nous restent d'eux, qu'ils s'observoient mieux les uns les autres que nous n'observons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homère, le seul poète qui nous transporte dans les pays qu'il décrit, on ne peut refuser à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans son histoire, quoiqu'elle soit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos historiens en chargeant leurs livres de portraits et de caractères. Tacite a mieux décrit les Germains de son temps qu'aucun écrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Incontestablement ceux qui sont versés dans l'histoire ancienne connoissent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perses, qu'aucun peuple de nos jours ne connoît ses voisins.

Il faut avouer aussi que les caractères originaux des peuples, s'effaçant de jour en jour, deviennent en même raison plus difficiles à saisir. A mesure que les races se mêlent, et que les peuples se confondent, on voit peu à peu disparoître ces différences nationales qui frappoient

jadis au premier coup d'œil. Autrefois chaque nation restoit plus renfermée en elle même, il y avoit moins de communications, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaisons politiques et civiles de peuple à peuple, point tant de ces tracasseries royales appelées négociations, point d'ambassadeurs ordinaires ou résidant continuellement; les grandes navigations étoient rares; il y avoit peu de commerce éloigné; et le peu qu'il y en avoit étoit fait ou par le prince même, qui s'y servoit d'étrangers, ou par des gens méprisés, qui ne donnoient le ton à personne et ne rapprochoient point les nations. Il y a cent fois plus de liaisons maintenant entre l'Europe et l'Asie qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule et l'Espagne: l'Europe seule étoit plus éparse que la terre entière ne l'est aujourd'hui.

Ajoutez à cela que les anciens peuples, se regardant la plupart comme autochthones, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis assez long-temps pour avoir perdu la mémoire des siècles reculés où leurs ancêtres s'y étoient établis, et pour avoir laissé le temps au climat de faire sur eux des impressions durables; au lieu que, parmi nous, après les invasions des Romains, les récentes émigrations des barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les François d'aujourd'hui ne sont plus ces grands corps blonds et blancs d'autrefois; les Grecs ne sont plus ces beaux hommes faits pour servir



de modèle à l'art ; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractère , ainsi que leur naturel ; les Persans , originaires de Tartarie , perdent chaque jour de leur laideur primitive par le mélange du sang circassien ; les Européens ne sont plus Gaulois , Germains , Ibériens , Allobroges ; ils ne sont tous que des Scythes diversement dégénérés quant à la figure , et encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoï les antiques distinctions des races , les qualités de l'air et du terroir , marquoient plus fortement de peuple à peuple les tempéraments , les figures , les mœurs , les caractères , que tout cela ne peut se marquer de nos jours , où l'inconstance européenne ne laisse à nulle cause naturelle le temps de faire ses impressions , et où les forêts abattues , les marais desséchés , la terre plus uniformément quoique plus mal cultivée , ne laissent plus , même au physique , la même différence de terre à terre et de pays à pays.

Peut-être , avec de semblables réflexions , se presseroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote , Ctésias , Plinè , pour avoir représenté les habitants de divers pays avec des traits originaux et des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes pour reconnoître en eux les mêmes figures ; il faudroit que rien ne les eût changés pour qu'ils fussent restés les mêmes. Si nous pouvions considérer à la fois tous les

hommes qui ont été , peut-on douter que nous ne les trouvassions plus variés de siècle à siècle , qu'on ne les trouve aujourd'hui de nation à nation ?

En même temps que les observations deviennent plus difficiles , elles se font plus négligemment et plus mal : c'est une autre raison du peu de succès de nos recherches dans l'histoire naturelle du genre humain. L'instruction qu'on retire des voyages se rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet est un système de philosophie , le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir : quand cet objet est l'intérêt , il absorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le commerce et les arts , qui mêlent et confondent les peuples , les empêchent aussi de s'étudier. Quand ils savent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre , qu'ont-ils de plus à savoir ?

Il est utile à l'homme de connoître tous les lieux où l'on peut vivre , afin de choisir ensuite ceux où l'on peut vivre le plus commodément. Si chacun se suffisoit à lui-même , il ne lui importeroit de connoître que l'étendue de pays qui peut le nourrir. Le sauvage , qui n'a besoin de personne et ne convoite rien au monde , ne connoît et ne cherche à connoître d'autre pays que le sien. S'il est forcé de s'étendre pour subsister , il fuit les lieux habités par les hommes ; il n'en veut qu'aux bêtes , et n'a besoin que d'elles pour se nourrir. Mais pour nous , à qui la vie



civile est nécessaire, et qui ne pouvons plus nous passer de manger des hommes, l'intérêt de chacun de nous est de fréquenter les pays où l'on en trouve le plus à dévorer. Voilà pourquoi tout afflue à Rome, à Paris, à Londres. C'est toujours dans les capitales que le sang humain se vend à meilleur marché. Ainsi l'on ne connoît que les grands peuples, et les grands peuples se ressemblent tous.

Nous avons, dit-on, des savants qui voyagent pour s'instruire, c'est une erreur; les savants voyagent par intérêt comme les autres. Les Platon, les Pythagore, ne se trouvent plus, ou, s'il y en a, c'est bien loin de nous. Nos savants ne voyagent que par ordre de la cour; on les dépêche, on les défraie, on les paye pour voir tel ou tel objet, qui très-sûrement n'est pas un objet moral. Ils doivent tout leur temps à cet objet unique: ils sont trop honnêtes gens pour voler leur argent. Si, dans quelque pays que ce puisse être, des curieux voyagent à leurs dépens, ce n'est jamais pour étudier les hommes, c'est pour les instruire. Ce n'est pas de science qu'ils ont besoin, mais d'ostentation. Comment apprendroient-ils dans leurs voyages à secouer le joug de l'opinion? ils ne les font que pour elle.

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays ou pour voir des peuples. Le premier objet est toujours celui des curieux, l'autre n'est pour eux qu'accessoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philosopher, L'en-

fant observe les choses en attendant qu'il puisse observer les hommes. L'homme doit commencer par observer ses semblables, et puis il observe les choses s'il en a le temps.

C'est donc mal raisonner que de conclure que les voyages sont inutiles, de ce que nous voyageons mal. Mais, l'utilité des voyages reconnue, s'ensuivra-t-il qu'ils conviennent à tout le monde? Tant s'en faut; ils ne conviennent au contraire qu'à très-peu de gens; ils ne conviennent qu'aux hommes assez fermes sur eux-mêmes pour écouter les leçons de l'erreur sans se laisser séduire, et pour voir l'exemple du vice sans se laisser entraîner. Les voyages poussent le naturel vers sa pente, et achèvent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde est à son retour ce qu'il sera toute sa vie: il en revient plus de méchants que de bons, parce qu'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens mal élevés et mal conduits contractent dans leurs voyages tous les vices des peuples qu'ils fréquentent, et pas une des vertus dont ces vices sont mêlés: mais ceux qui sont heureusement nés, ceux dont on a bien cultivé le bon naturel, et qui voyagent dans le vrai dessein de s'instruire, reviennent tous meilleurs et plus sages qu'ils n'étoient partis. Ainsi voyagera mon Émile: ainsi avoit voyagé ce jeune homme, digne d'un meilleur siècle, dont l'Europe étonnée admira le mérite, qui mourut pour son pays à la fleur



de ses ans , mais qui méritoit de vivre , et dont la tombe , ornée de ses seules vertus , attendoit pour être honorée qu'une main étrangère y semât des fleurs.

Tout ce qui se fait par raison doit avoir ses règles. Les voyages , pris comme une partie de l'éducation , doivent avoir les leurs. Voyager pour voyager , c'est errer , être vagabond ; voyager pour s'instruire est encore un objet trop vague : l'instruction qui n'a pas un but déterminé n'est rien. Je voudrois donner au jeune homme un intérêt sensible à s'instruire , et cet intérêt bien choisi fixeroit encore la nature de l'instruction. C'est toujours la suite de la méthode que j'ai tâché de pratiquer.

Or , après s'être considéré par ses rapports physiques avec les autres êtres , par ses rapports moraux avec les autres hommes , il lui reste à se considérer par ses rapports civils avec ses concitoyens. Il faut pour cela qu'il commence par étudier la nature du gouvernement en général , les diverses formes de gouvernement , et enfin le gouvernement particulier sous lequel il est né , pour savoir s'il lui convient d'y vivre ; car , par un droit que rien ne peut abroger , chaque homme , en devenant majeur et maître de lui-même , devient maître aussi de renoncer au contrat par lequel il tient à la communauté , en quittant le pays dans lequel elle est établie. Ce n'est que par le séjour qu'il y fait après l'âge de raison qu'il est censé confirmer tacitement l'en-

gagement qu'ont pris ses ancêtres. Il acquiert le droit de renoncer à sa patrie comme à la succession de son père : encore , le lieu de la naissance étant un don de la nature , cède-t-on du sien en y renonçant. Par le droit rigoureux , chaque homme reste libre à ses risques en quelque lieu qu'il naisse , à moins qu'il ne se soumette volontairement aux lois pour acquérir le droit d'en être protégé.

Je lui dirois donc , par exemple : Jusqu'ici vous avez vécu sous ma direction , vous étiez hors d'état de vous gouverner vous-même. Mais vous approchez de l'âge où les lois , vous laissant la disposition de votre bien , vous rendent maître de votre personne. Vous allez vous trouver seul dans la société , dépendant de tout , même de votre patrimoine. Vous avez en vue un établissement ; cette vue est louable , elle est un des devoirs de l'homme ; mais , avant de vous marier , il faut savoir quel homme vous voulez être , à quoi vous voulez passer votre vie , quelles mesures vous voulez prendre pour assurer du pain à vous et à votre famille ; car , bien qu'il ne faille pas faire d'un tel soin sa principale affaire , il y faut pourtant songer une fois. Voulez-vous vous engager dans la dépendance des hommes que vous méprisez ? Voulez-vous établir votre fortune et fixer votre état par des relations civiles qui vous mettront sans cesse à la discrétion d'autrui , et vous forceront , pour échapper aux fripons , de devenir fripon vous-même ?